

pagne et les splendeurs de la forêt, Retté a d'ailleurs renié ces livres et voulu les rayer de son oeuvre :

C'est là, aujourd'hui, un des mes grands sujets d'affliction. Aussi je prie les chrétiens entre les mains de qui tomberaient quelques-uns des écrits où je m'égarai de la sorte, de les détruire par le feu... (1)

*

* *

Dans "cet enfer braillard", il n'était pas heureux. Dans sa vie privée non plus. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ses dérèglements. Avec une humilité émouvante, et sans aucun reliquat de respect humain, il les a confessés dans son *Histoire d'une conversion*. Il a véritablement mis son âme à nu, et c'était une âme bien laide, en apparence tout au moins. Mais c'était, dès lors, une âme tourmentée et insatisfaite, et qu'il analysa plus tard en des pages où l'influence symboliste se fait encore sentir :

Une fois en votre vie, vous êtes-vous trouvé perdu dans une plaine pullulante de végétations sauvages? Ce fut par une de ces tombées du jour, où l'équinoxe d'automne détraque la saison et où les vents ne cessent de sauter d'un horizon à l'autre. La tourmente arrive de tous les côtés. Cela souffle à droite, à gauche, en avant, en arrière; tous les Borée et tous les Notus sont déchainés. Des bises et des khamsins vous assaillent, vous giflent, vous brûlent, vous glacent presque simultanément; on ne sait à qui entendre de ces vents déchainés, on s'arrête ahuri; on espère une accalmie qui, d'ailleurs, ne vient pas.— Ainsi de mon âme à cette époque. (2)

Sous la boursofflure dont il n'avait pas encore pu se débarrasser (ce paragraphe fut écrit en 1906), on devine le malaise qui naît et qui désormais ira s'accroissant.

L'influence de Paris lui était néfaste. L'influence de la nature lui fut bienfaisante. A Guermantes, près de Lagny, puis à Fontainebleau, il trouva le temps de réfléchir. Ses réflexions n'étaient pas encore salutaires. Il continuait à collaborer avec cette "troupe de poètes épris d'art jusqu'à la frénésie, épris aussi de sensations outrancières" au milieu desquels il avait fait ses premières armes et dont la fréquentation entretenait en lui l'esprit du mal. Mais dans les premières années du siècle, à travers des alternatives où il se sentait irrésistiblement porté vers quelque chose de supérieur et où, retenu sur la terre par une force plus forte que lui, il épanchait en paroles sacrilèges la violence de son tempérament, des crises de conscience de plus en plus fréquentes et de plus en plus graves le secouèrent. Il était bourrelé, obsédé par

les grands mystères. Dieu existe-t-il? Mais non, il n'existe pas!... Et si pourtant il existait?...

Depuis qu'il y a des hommes pour se poser le problème du: "Pourquoi sommes-nous mis au monde?" cent religions et autant de philosophies ont tenté de le résoudre...

La pérennité de l'Eglise catholique, qui seule perdue et s'étend de siècle en siècle parmi les destructions, les reconstructions et les ruines, malgré les persécutions, les hérésies et les schismes, l'avait frappé.

Il serait trop long de résumer les circonstances de son retour à Dieu. Qu'il suffise de dire que cette conversion ne fut pas une volte-face, qu'il ne s'engagea pas du premier coup dans la voie qui lui était tracée et que son âme écartelée fut le théâtre d'un de ces conflits qui vous remplissent à la fois de pitié et d'admiration. La souffrance physique, qui eût ébranlé d'autres, l'aida. Bien avant qu'il eût acquis cette résignation presque surhumaine dont les témoins de sa vieillesse ont été si souvent édifiés, il s'écriait :

Soyez béni, mon Dieu, de m'avoir révélé ma faiblesse par les maux que vous daignez m'infliger. Soyez béni d'avoir brisé mon orgueil en me montrant le néant des illusions où je me complaisais...

François Coppée d'abord, puis un autre ami qu'il ne nomme pas, et un prêtre auquel il se confia enfin, le soutinrent dans ces mois cruels où tantôt l'idée du suicide et tantôt le remords passionné de sa conduite antérieure le poursuivaient jusqu'au cauchemar. Ses souvenirs les plus honteux s'évoquaient en images d'une réalité saisissante. Il doutait du pardon de Dieu, de la possibilité de se purifier. Il était aussi véhément dans le repentir qu'il l'avait été dans la faute... Ce ne fut qu'après s'être confessé, après avoir, à quarante-trois ans, fait sa première Communion, qu'une paix relative le toucha.

*

* *

Je dis: une paix relative; je ne devrais même pas dire que ce fût une paix. Retté n'était pas accessible à la paix. Il ressentait cette plénitude joyeuse, ce ravissement extatique du serviteur qui a été enfin reçu par son Maître et qui, comblé d'un don sans prix si longtemps attendu, pleure d'émotion et de reconnaissance. Mais ce que l'on nomme ici-bas la paix, c'est-à-dire, en somme, la satisfaction complète, l'absence de désirs, l'acceptation sereine de ce qui est, tel que cela est, en dehors de toute action personnelle susceptible d'être contrariée ou déçue, cette paix-là, le caractère de Retté la lui rendait inabordable. Lui qui s'était dépensé sans compter au service de doctri-

(1) *Du diable à Dieu.*

(2) *Idem.*